

« **Non au 19 Mars** »

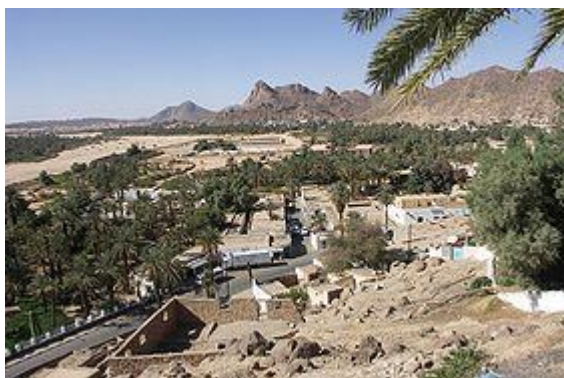
VOICI quelques articles de presse ou de contributeurs retenus à votre attention :

1/ La ville (Oasis) de **FORT CHARLET** redevenue **DJANET** à l'indépendance

FORT CHARLET est une oasis, principale ville du sud-est du Sahara algérien, située à 2 300 km d'Alger non loin de la **frontière avec la Libye (100 km)**, à proximité de l'oasis libyenne de Ghat, et à **200 km du Niger**. La commune est peuplée essentiellement de Touaregs ajers (ou azjar).



FORT CHARLET est situé au pied du plateau du Tassili N'Ajjer, à une altitude de 1 050 m. Il est traversé par l'oued Idjeriou (signifiant *la mer*) qui permet d'alimenter la palmeraie. C'est un axe important de communication de liaison avec Ghat en Libye voisine.



[La Palmeraie]

De 1915 à 1962, l'Oasis de **Djanet** a porté le nom de **FORT CHARLET** en souvenir du **Capitaine Edouard Charlet** [*Ndlr : Voir sa biographie au paragraphe 4*], Commandant la Compagnie Saharienne du Tiddikelt.

Aujourd'hui **DJANET** est connue à l'étranger, particulièrement en France, par les amateurs de désert. Tout autour de l'oasis règne le Sahara. Chaque hiver ils sont plusieurs milliers à se rendre dans le Tassili N'Ajjer pour découvrir le patrimoine rupestre du parc national : dans l'erg Admer où le randonneur ne peut rester indifférent aux superbes enchevêtrements de dunes alezans ; dans l'oued **d'Essendilène**, théâtre du roman de Frison Roche ou encore dans la Tadrart, savant mélange de sable, de rochers et canyons immortalisés par les gravures rupestres.



[ESSENDILENE]

Histoire :

La région de Fort Charlet / Djanet est habitée depuis le Néolithique, il y a plus de 10 000 ans, à une époque où le désert n'occupait pas cette partie du Sahara. La végétation et la faune étaient luxuriantes, comme le rappellent les très nombreuses gravures rupestres du Tassili qui entourent Djanet. Des populations de chasseurs-cueilleurs y étaient installées.



[Dans les environs de Djanet, sur la pierre d'un abri sous-roche trois personnages à tête en bâton "les petites danseuses" sont peints à l'ocre, ils sont typiques de l'époque cabaline (environ 1'500 à 1'000 BC (before Christ)). Le plafond de l'abri est décoré d'une ravissante petite girafe].



Le Grand Dieu Séfar/ Tassili N'Ajjer/
Tassili N'Ajjer/ Photo M. Zergui



Scène du quotidien site de Séfar/



Personnages à tête en bâton/ Environs de Djanet



Les boeufs à l'abreuvoir, Oued Edjereou de Djanet/ Tassili N'Ajjer

Présence Turque 1515 – 1830

Les Ottomans, qui ont une autorité nominale sur le Fezzan, renforcent leur présence dans la région au début du 20^e siècle en réaction aux poussées des Européens en Afrique. En 1905, les Turcs installent une garnison à Ghat et mènent quelques escarmouches contre les méharistes français, poussant jusqu'à Djanet.

Présence Française 1915-1962

Après avoir colonisé le Nord de l'Algérie, les autorités françaises ont commencé à s'intéresser au Sahara, dans le but de relier les colonies d'Afrique du Nord à celle de l'Afrique de l'Ouest par une voie ferrée. Ce projet a débuté en 1880 avec l'envoi de « missions scientifiques et techniques » qui ont reçu un violent accueil par les populations touareg, ce qui a retardé la colonisation du Sud Sahara. Dans cette optique de résistance, Cheikh Amoud Ibn Mokhtar, livra sa première bataille contre la **mission Flatters**, le 16 Février 1881, **qui est massacrée** près de Bir-el-Garama dans le Hoggar à 300 km à l'Ouest de Djanet. A partir de cette date et jusqu'en 1923, Cheikh Amoud consacra toute sa vie à combattre la France.

La guerre italo-turque de 1911 sonne le glas des ambitions ottomanes dans la région, les Français en profitent pour occuper **Djanet en novembre 1911**. Le **capitaine Édouard Charlet** prend l'oasis le **27 novembre 1911**, à la **tête de 135 méharistes de la Compagnie Saharienne du Tiddikelt**. Mais avant de partir, les Ottomans ont donné des fusils modernes aux tribus touarègues, et ainsi aident à opposer une résistance. Une bataille a lieu à 20 km au sud de Ghat en avril 1913 entre une troupe de 40 méharistes français et une harka de 250 touaregs Ajjer. Les

Français parviennent à se dégager par une charge à la baïonnette, mais doivent **rejoindre à pied leur base** située à 120 km, leurs montures ayant été massacrées.

Le 6 mars 1916, le Cheikh Amoud, chassé par les Français en 1911, attaque la ville à partir de Ghat où il s'était retranché. Il a le soutien d'Ingedazen ag Abakada, notable des Ajjer et d'Attici, ancien prétendant au titre d'aménokal des Kel Ahaggar. La défense constituée d'une cinquantaine de soldats, **tous indigènes, mis à part deux Français tient 18 jours**. Mais, à court de ressources, ils tentent une sortie et sont capturés quelques jours plus tard. Ils resteront en **captivité dans le Fezzan jusqu'en 1918**.

Une mission de renfort française de 150 hommes arrivée deux jours plus tard mais insuffisamment équipée ne peut reprendre la ville face aux hommes du cheikh Amoud, équipés de canons pris aux Italiens et abandonnés par la garnison française. Le commandant militaire des Territoires du Sud, Octave Meynier, avec l'accord du **gouverneur général Charles Lutaud**, constitue une imposante colonne d'un millier d'hommes et après plusieurs jours de combat reprend Djanet le 14 mai 1916.

Cependant ce n'est qu'un succès partiel, les troupes senoussies ayant réussi à se replier sur Ghat. Meynier songe à pousser son avantage dans l'oasis voisine, mais ses supérieurs le lui interdisent, ne souhaitant pas éveiller les inquiétudes des Italiens nominalement maîtres de Ghat. La colonne, éloignée de 900 km de ses bases et non ravitaillée est à court de logistique.

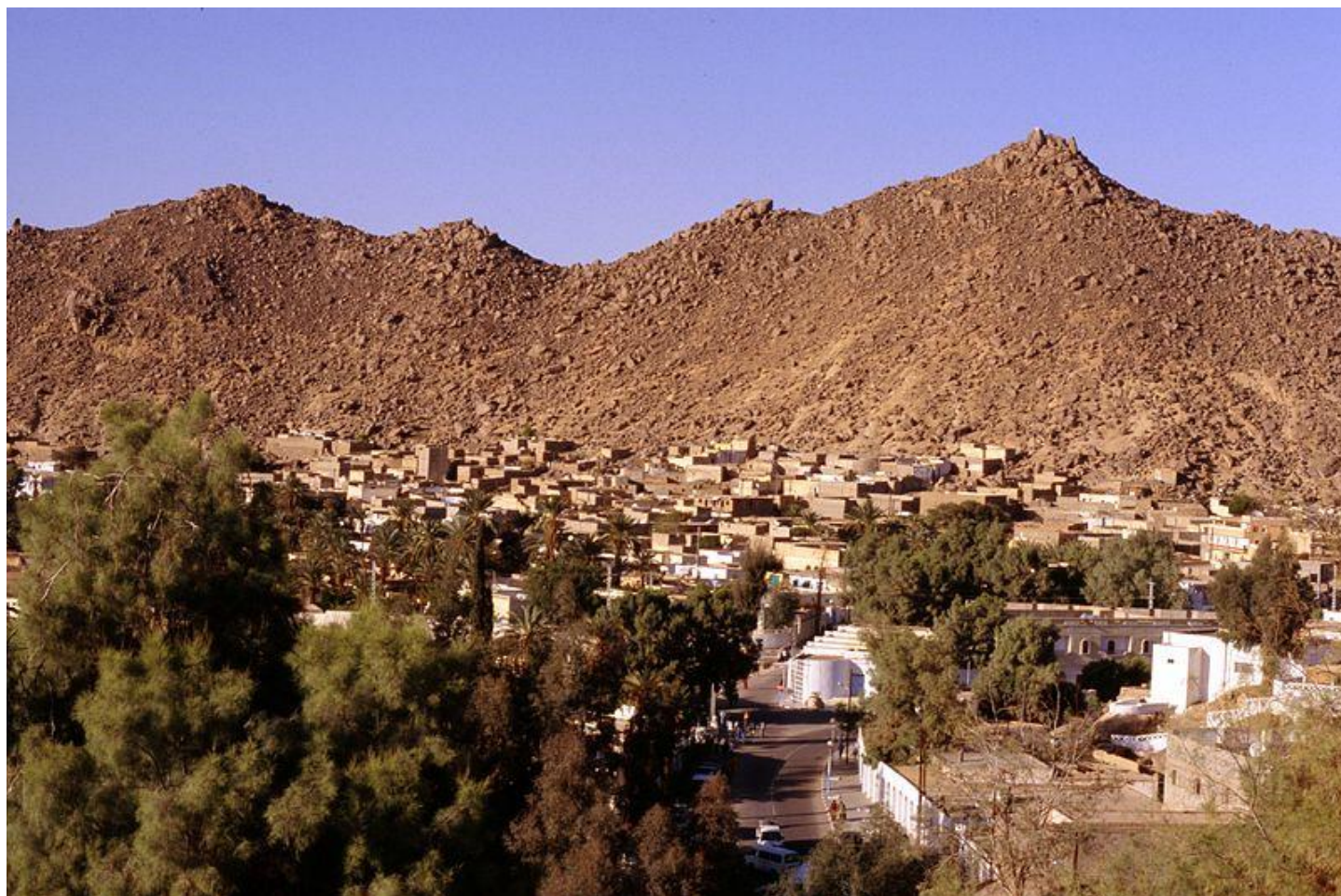
Au vu du peu d'intérêt des territoires en question et des combats qui font rage en Europe à cette époque, la présence militaire française dans l'Ajjer est jugée superflue. Un repli général de Djanet est organisé le 3 juillet puis en décembre de Fort Polignac (actuel Illizi).

Les forces françaises opèrent donc un retrait de 500 km vers l'ouest, laissant le soulèvement gagner tout le massif de l'Ajjer. Ce n'est qu'à l'automne 1918 que les Français reviennent dans la région. Le 28 octobre, un détachement parvient à Djanet qui est rebaptisée **Fort Charlet**. Des négociations entamées avec Amoud n'aboutissant pas, il est alors décidé de ne pas laisser de garnison sur place.

L'oasis n'est définitivement réoccupée qu'en juillet 1920. Amoud continue sa lutte contre les Français jusqu'en 1923, date à laquelle il est expulsé du massif de l'Ajjer. Il se rend alors dans le Fezzan et aide les moudjahidines libyens dans leur lutte contre les Italiens.

[La Palmeraie]

FORT CHARLET est une oasis toute en longueur, enserrée dans les montagnes noires, presque terrifiantes et surplombée par la cime du Timbère.



[Vue Générale]

L'Oasis de FORT CHARLET est relativement riche en eau et de ce fait une importante culture maraichère s'est développée. La palmeraie importante de 30.000 palmiers produit évidemment des dattes mais aussi la plupart des légumes (pommes de terre, tomates, etc...) et des fruits (olives, agrumes...) nécessaire à l'économie locale. Le tourisme s'est peu à peu développé. Fort Charlet est devenu ainsi une des portes d'entrée de trois régions sahariennes différentes : Le Tassili N'Ajjer à l'ouest, le **Tadrart rouge** vers le Sud, et non loin de l'Akamus libyen. Cette région est d'une diversité géographique importante (on y trouve pratiquement tous les types de déserts dans un périmètre assez réduit) et d'une grande richesse archéologique en raison de ses 5.000 gravures rupestres répertoriées, redécouvertes en 1934 et qui seraient datées, pour les plus anciennes, de la période florissante avant que le désert ne s'installe, il y a 12.000 ans environ.



L'Oasis de FORT CHARLET est relativement riche en eau et de ce fait une importante culture maraichère s'est développée. La palmeraie importante de 30.000 palmiers produit évidemment des dattes mais aussi la plupart des légumes (pommes de terre, tomates, etc...) et des fruits (olives, agrumes...) nécessaire à l'économie locale. Le tourisme s'est peu à peu développé. Fort Charlet est devenu ainsi une des portes d'entrée de trois régions sahariennes différentes : Le Tassili N'Ajjer à l'ouest, le **Tadrart rouge** vers le Sud, et non loin de l'Akamus libyen. Cette région est d'une diversité géographique importante (on y trouve pratiquement tous les types de déserts dans un périmètre assez réduit) et d'une grande richesse archéologique en raison de ses 5.000 gravures rupestres répertoriées, redécouvertes en 1934 et qui seraient datées, pour les plus anciennes, de la période florissante avant que le désert ne s'installe, il y a 12.000 ans environ.

2/ Le Tassili N'Ajjer

Le Tassili n'Ajjer est un massif montagneux situé au sud-est de l'Algérie, haut plateau aride constitué de grès, à plus de 1 000 mètres d'altitude et s'étendant au centre du Sahara sur 50 à 60 km d'est en ouest, et sur 800 km du nord au sud, soit une superficie de près de 120 000 km², soit le 5^e de la France. Sur toute sa surface se dressent des formations rocheuses fortement érodées émergeant des dunes de sables, qui évoquent de loin les ruines de villes antiques. **Ce paysage lunaire a été créé par l'érosion.**

Pendant des millions d'années, le sol du Tassili n'Ajjer a été raviné par les eaux. Puis, quand la sécheresse s'installa, ce fut au tour du vent d'user et de polir sans cesse ces roches meubles. Les pluies rares voire exceptionnelles rivières demeurent une cause d'érosion importante, car nul couvert végétal ne retient les eaux

qui creusent les roches. Une autre cause de l'érosion : les températures. La différence entre la nuit et le jour est parfois de cinquante degrés. Les pierres éclatent littéralement par l'effet de ces variations brutales jusqu'à devenir poussière de sable (phénomène qu'on appelle la cryoclastie ou gélifraction).

Le massif est habité par les Touaregs du groupe Kel Ajjer. Sa ville principale est **Djanet**, une petite oasis située en bordure occidentale de la région.



Le parc culturel du Tassili (72 000 km²) est inscrit depuis 1982 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO et classé réserve de l'homme et de la biosphère depuis 1986. Des animaux en voie de disparition tels que le mouflon à manchettes et de nombreuses espèces de gazelles y ont trouvé refuge. Il est considéré, à ce jour, comme étant le plus grand musée à ciel ouvert du monde.

On peut voir dans ce parc national de nombreuses peintures rupestres (notamment dans l'Oued Djerat et sur le plateau de Sefar) datant d'environ 9 à 10 000 ans, rappelant que le Sahara était autrefois une contrée verdoyante et fertile. Nombreux sont les dessins représentant des troupeaux de bovins menés par des bergers. Le Tassili N'Ajjer est composé de grès, couches superposées de vase et de sable solidifiés, issus des mers qui couvraient la totalité du plus grand désert du monde. Il y a plusieurs milliers d'années vivaient ici des hommes qui ont laissé la trace de leurs préoccupations quotidiennes ; on trouve en effet des scènes de chasse, de danse et de prière.

3/ Les TOUAREGS :



Les Touaregs (qui se nomment eux-mêmes Kel Tamashaq ou Kel Taguelmust et en arabe Targui/Touareg) sont des habitants du Sahara central (Algérie, Libye) et des bordures du Sahel (Niger, Mali, et Burkina Faso). Ils parlent une langue berbère, le *tamajaq*, *tamasheq* ou *tamahaq* selon les régions. Ils utilisent un alphabet appelé tifinagh (prononcer *tifinar*). Souvent nomades, leur sédentarisation s'accélère depuis la seconde moitié du 20^e siècle. Ce sont les descendants des premiers habitants de l'Afrique du Nord.

Les Touaregs ont été souvent appelés par les Occidentaux, les « **hommes bleus** », d'après la **couleur de leur chèche**. Teinte avec de l'indigo, elle se décolore sur la peau avec le temps. Le mythe du Touareg apparaît avec l'ouvrage d'**Henri Duveyrier Les Touaregs du Nord en 1864** : berbère de race blanche peu islamisé, guerrier farouche avec son bouclier de peau d'antilope qui a macéré dans du lait aigre, société féodale basée sur le matriarcat, nomadisme assimilé à la liberté, la sagesse et la simplicité, « seigneur du désert » mystérieux par sa tenue, son voile.

Ces populations sont confrontées à des formes d'assimilation culturelle et linguistique (acculturation), à une **marginalisation économique** et politique qui les ont conduites à **la lutte armée dans les années 1990**. Beaucoup ont **abandonné le nomadisme** pour se fixer dans les grandes villes en bordure du Sahara, comme Tamanrasset en Algérie ou Agadez au Niger, ou les capitales des États sahéliens (Bamako, Niamey).



Histoire :

Pendant des siècles, les Touaregs ont pris des esclaves dans d'autres tribus du désert et se sont mariés avec des membres de celles-ci. Il en a résulté un groupe ethnique se distinguant en premier lieu par une langue commune, le tamasheq, apparentée à la langue berbère parlée en Algérie et au Maroc.

Jusqu'aux années 1900, le monde touareg était organisé en confédérations ayant chacune son propre *ettabel* (tambour) symbole de la chefferie et un *Amenokal* (pluriel *Imenokalan*), chef traditionnel élu par les sages à l'issue des palabres.

Au début du 20^{ème} siècle, les Touareg furent le dernier peuple d'Afrique de l'Ouest soumis par les Français, et leurs terres furent réparties entre le Niger, le Mali, l'Algérie et la Libye. Ces pays ignorèrent en général leurs minorités touaregs récalcitrantes, les laissant errer dans le désert avec leurs chameaux et leurs chèvres. Mais, lors des dernières décennies, les saisons humides l'étant de moins en moins, les familles touareg peinèrent à nourrir des troupeaux importants. « Les animaux sont tout pour un Touareg, m'a un jour expliqué un vieux nomade. Nous buvons leur lait, nous mangeons leur viande, nous utilisons leur peau, nous les échangeons. Quand les animaux meurent, les Touareg meurent »

Étymologie :

L'origine du mot « **touareg** » reste inconnue mais il n'est pas attesté avant le 19^e siècle. Pour certains il provient d'un mot arabe qui signifie « **abandonnés** », pour d'autres il dérive du nom de la région d'Oubari, dans le Fezzan en Libye, appelée parfois *Targa* (« rigole » ou « vallée »). La dénomination d'origine *Aw-Targa* (fils de *Targa*), en berbère *atargi*, pourrait aussi être à l'origine du nom, ou le fait qu'au milieu du 19^e siècle, les chroniqueurs arabes les auraient appelés *tawwareq*.

À l'époque coloniale, les Français ont utilisé et popularisé la dénomination **touareg** comme le pluriel de *targui* (féminin *targuia*). Cette pratique est aujourd'hui le plus souvent abandonnée et on l'accorde désormais selon les règles du français (**touareg/touaregs/touarègue**) comme le montre la bibliographie.

Pays :

Répartis et divisés en plusieurs confédérations et tribus, **un million et demi de Touaregs vivent dans cinq pays africains**. À l'intérieur de ce territoire, les *Kel Tamasheq* se sont longtemps joués des limites des États. Ceux-ci ont pourtant réussi à leur inculquer les normes de la douane et des passeports.

Ce territoire, appelé ***tinariven* (les déserts)**, est, comme son nom l'indique, découpé en plusieurs terres. De ces nombreux déserts, il y a le désert proprement dit : **le Ténéré**. Les autres terres sont plus ou moins arides, plates et montagneuses, parmi lesquels on peut citer celles qui font l'objet d'un article : Adrar, Azawagh, Hoggar, Tadmait, Tanezruft, Tassili n'Ajjer, Tawat (Touat), Tadmait, le Désert Libyque ou encore Tibesti.

Culture :

L'origine exacte des Touareg **est berbère**, ils sont vraisemblablement descendants des tribus des premiers habitants de l'Afrique du Nord.

Le cérémonial du thé est une manière de montrer l'hospitalité et un prétexte pour discuter avec le visiteur de passage. Le thé a été introduit au début du 20^e siècle au travers de l'influence arabo-musulmane. Refuser un thé ou de ne pas boire les trois thés est jugé impoli. En effet les mêmes feuilles de thé vert sont utilisées pour confectionner trois services à la suite ; « Le premier thé est amer comme la mort, le second est doux comme la vie et le dernier est sucré comme l'amour ».

Le plat de base des Touaregs est l'Alabaja.

Les femmes touaregues se couvrent rarement le visage, mais le chèche traditionnel des hommes n'en révèle que les yeux.

Les Touareg sont monogames, sauf quelques exceptions. Le futur marié doit apporter une dot composée de terres, de bœufs et de dromadaires. La tente et son ameublement est fournie au couple par la famille de la mariée, cette dernière en gardera la propriété en cas de divorce. L'ex mari sera donc sans toit. Les mariés appartiennent presque toujours à la même caste.

Chaque année, en janvier, a lieu le festival du désert à Essakane, près de Tombouctou au Mali, ainsi que celui d'Essouk, près de Kidal. Plusieurs autres festivals ont lieu à travers le pays Touareg, manifestations qui offrent une vraie occasion pour découvrir la culture touarègue : la cure salée à In-Gall, près d'Agadez. Les fêtes traditionnelles de Gani et Bianou à Agadez.

4/ Édouard Charlet

Édouard Charlet, est né en 1873 à Lyon, et mort le 25 septembre 1915 en Champagne. C'était un officier français sorti de Saint Cyr (École spéciale militaire de Saint-Cyr). Il s'est notamment **illustré au Sahara** où il a occupé différents postes de 1896 à 1913, puis pendant la Première Guerre mondiale en Champagne, où il a été tué sur le front.

Djanet, oasis du sud-est du Sahara, a porté le nom de Fort-Charlet de 1915 à 1962, en souvenir de son action au Sahara.

Édouard Charlet est né en au sein d'une famille lyonnaise dont il restera très proche toute sa vie. Il la fera profiter d'une abondante correspondance, qui constitue une mine d'informations sur sa vie militaire et le contexte dans lequel elle se déroule. Il rencontre au Sahara des personnalités comme François-Henry Laperrine, Lyautey, Charles de Foucauld et bien d'autres, qui ont marqué la vie de l'Algérie au début du 20^e siècle. Édouard Charlet intègre Saint-Cyr en 1893 (promotion Jeanne d'Arc) et en ressort officier d'infanterie. Après deux années de garnison en province, à Gap, il s'embarque pour l'Algérie où, dans un premier temps, il rejoint le 1^{er} régiment de zouaves à Alger.

Les affaires indigènes de 1899 à 1907 : Boghar, Marnia, Ghardaïa, El Abiod :

Après **deux ans de vie de garnison à Alger**, Charlet rejoint le « **Service des affaires indigènes** », qui a pris la suite des Bureaux arabes de la conquête. Ses agents, officiers placés en position hors cadre de leur corps, ont pour mission d'administrer les vastes territoires qui n'ont pas encore été confiés à l'autorité civile. Dans ces différents postes il est tour à tour et en même temps, juge de paix, policier, militaire, ingénieur agronome, bâtisseur, collecteur d'impôts, etc.

Fin 1901, une quinzaine d'années après le Père Charles de Foucauld, Charlet vit la même aventure de voyager au Maroc, encore interdit, pour une mission moitié exploration, moitié renseignement. Cette expédition, à l'insu de ses supérieurs, lui vaut d'être mis aux arrêts, puis muté à Ghardaïa. Charlet y mène des tâches d'administration et de contacts avec les chefs locaux. Il laisse sa marque à Ghardaïa car il y construit les halles. Charlet est ensuite nommé, en 1904, chef de poste d'El Abiod Sidi Cheikh, dans le sud oranais, avec à nouveau la mission d'administrer et d'aménager. Il construit un barrage, un hôpital, une palmeraie, des potagers. Il a aussi la tâche de parcourir le grand erg oriental, à la tête de ses méharistes, pour protéger les caravanes, régulièrement attaquées et pillées par les Marocains et les tribus dissidentes. Il connaît à cette occasion la vie au désert, très éprouvante, s'organisant autour des puits, dans une atmosphère étouffante le jour et glaciale la nuit. Lui et la cinquantaine d'hommes qui le suivent ne sont jamais à l'abri d'une embuscade, d'une razzia et de coups de feu.

Les affaires indigènes de 1907 à 1913 : Alger, le Maroc, le Tidikelt

Après huit années d'aventures sahariennes, Charlet se « **recivilise** » (lettre à ses parents) en prenant un poste de chef de bureau des Affaires indigènes à Alger, qu'il occupera 4 ans. Il est chargé de toute la question politique

marocaine, et de la province d'Oran. Il participe à deux opérations militaires, sous couvert de pacification, à la tête de goums. De décembre 1907 à février 1908, il marche sur **le Maroc oriental sous les ordres de Lyautey**, puis en juin 1908, il débarque à Casablanca pour quatre mois de campagne et entre dans la ville d'Azemmour. Dans ces circonstances, sa connaissance des hommes, de leur langue, du Maroc, fait merveille pour avancer de façon la plus pacifique possible. C'est alors que le capitaine Charlet est **nommé à un poste prestigieux** : il prend la tête de la **Compagnie saharienne du Tidikelt** (elles ont été fondées en 1902 par le Commandant François-Henry Laperrine), dont les ambitions vont jusqu'au Tassili N'Ajjer, zone également convoitée par les ottomans du Fezzan. Il commande environ 400 arabes de la tribu des Chaamba, ennemis jurés des touaregs, ainsi que 50 gradés français dont le capitaine Lehuraux (à l'époque encore sous-officier), auteur de sa biographie, et les lieutenants Edmond Ardaillon, Boize, Depommier, **Gardel (Son petit-fils s'inspirera de ces officiers Méharistes pour écrire le roman Fort Saganne)**, etc. Tous sont revêtus de « la gandourah blanche, burnous noir, pantalon de cotonnade bleue, baudriers et ceintures à chargeurs en cuir rouge, pieds nus ... » (lettre à son père). À In Salah, Charlet est aussi saisi par le désir de construire, toujours aussi entreprenant et actif. Il irrigue, assainit les sols, améliore les puits, plante avec ardeur. Mais il parcourt aussi son territoire et est même amené à faire une tournée de 6400 km, presque entièrement à pied à côté de son méhara.

Le retour en France : le 3^e régiment de zouaves

En juillet 1913, Edouard Charlet revient en France, en garnison à Sathonay-Camp, où il assure le commandement du 5^e bataillon du 3^e régiment de zouaves. Un an plus tard, c'est la déclaration de guerre. Très vite, le bataillon embarque à Lyon à destination de la frontière belge. Le commandant Charlet est **blesé** une première fois et rejoint son régiment dans les tranchées de Bois-Saint-Mard, où il vivra des mois dans des tranchées, menant plusieurs offensives. Charlet est **blesé une deuxième fois**. Le 25 septembre 1915, le bataillon est en première ligne dans une attaque que le maréchal Joffre veut décisive en Champagne. **Charlet est tué le même jour que le chef de corps du régiment, le lieutenant-colonel Louis. Des 1000 hommes de son bataillon, il n'en revint que 120. Les 2600 hommes du 3^e régiment de zouaves furent réduits à 685. La tombe du commandant Edouard Charlet, héros du Sahara se trouve au grand cimetière militaire de Somme à Suippes (51), juste à côté de celle du lieutenant-colonel Louis, chef de corps du 3^e Zouaves, tué le même jour.**

Décorations

- Médaille coloniale (agrafe Sahara) 1901
- Mérite agricole (chevalier août 1906)
- Officier d'académie (novembre 1908)
- Légion d'honneur (Chevalier décembre 1908. Officier novembre 1914)
- Croix de guerre, 3 palmes
- Étoile noire du Bénin
- Médaille du Maroc (Casablanca, Oudjda) élément A
- Médaille coloniale (agrafe AOF)
- Officier du Nichan Ifthikar

5/ Affaire Melouza : 56 ans après, Beni Ilmane crie encore sa colère

«Beni Ilmane chouhada !» Lundi et mardi derniers, des centaines d'habitants de 13 à 87 ans, de ce village près de M'Sila, ont manifesté pour être « réhabilités dans leur dignité ». Que l'histoire « soit réécrite »....

«Notre pays est indépendant depuis 51 ans. **Depuis 56 ans, nous continuons à souffrir. Nous avons supporté trop de choses. Laissez-nous mourir en paix !**» Si Saïd Guefaf, 87 ans, les yeux larmoyants et les mains tremblantes de rage, est descendu dans la rue lundi et mardi derniers. Comme des centaines d'habitants de Beni Ilmane. Pris entre trois wilayas, Bouira, Bordj Bou Arréridj et M'sila, Beni Ilmane (daira de Sidi Aïssa, à 30 km à l'est de Hammam Dalaâ et 70 km au nord de M'sila) compte aujourd'hui seulement 9000 habitants. «Pour atteindre ce chiffre, il a fallu attendre des années de régénération car le village a été rasé et **seuls quelques rescapés avaient pu fuir le drame**», raconte le président de l'APC de Beni Ilmane, Ali Djadja. Le drame du 28 mai 1957, l'histoire s'en souvient comme l'« **affaire Melouza** ». De la haine et beaucoup de larmes.

[...] Extrait :

Melouza, l'Histoire et la polémique :

Fin mai 1957, environs **400 villageois** de village de Béni Ilmane **sont massacrés** par des troupes du **FLN**, sur fond de guerre entre ce dernier et le **MNA**, qualifié de « **traître** ». Le FLN tente d'imputer le massacre à l'armée française tandis que cette dernière profite de **l'événement macabre** pour gonfler sa propagande coloniale. Si

dans un documentaire de Benjamin Stora, diffusé en 1991, le colonel Mohammed Saïd, chef de la Wilaya III revendiquait l'attaque, ses proches ont nié ses responsabilités dans une lettre à l'auteur Anouar Benmalek qui qualifia cet acte de « **crime contre l'humanité** ». « Il est plus sage de laisser les faits de Mélouza remonter tranquillement et au moment opportun, vers la clarté historique », ont écrit les proches de Mohammed Saïd. Mais pour Benmalek qui s'est inspiré de ce drame pour écrire son roman Le Rapt, « si le but de la guerre de libération était on ne peut plus noble, les **moyens utilisés par le FLN pour s'imposer comme l'unique représentant du peuple en lutte contre la domination coloniale ont parfois été d'une extrême brutalité** », réclamant un « devoir de mémoire et de compassion envers les victimes de Melouza ».

Cliquez SVP sur ce lien pour lire l'intégralité de l'article : http://www.elwatan.com/hebdo/histoire/affaire-melouza-56-ans-apres-beni-ilmane-crie-encore-sa-colere-29-11-2013-236748_161.php

NDLR : *Ils progressent en reconnaissant l'extrême brutalité du FLN...et c'est encore un euphémisme !*

6/ Moines de Tibéhirine : "Depuis le début, on se heurte à des blocages"

L'autorisation accordée au juge français Marc Trévidic d'autopsier les têtes des sept moines assassinés en 1996 constitue une avancée pour l'avocat des familles des victimes. Mais **certaines réticences d'Alger entravent toujours l'enquête.**

Près de deux ans après avoir délivré une commission rogatoire internationale aux autorités algériennes, le juge français Marc Trévidic a obtenu le droit d'exhumer les têtes des sept moines trappistes français de **Tibéhirine** assassinés en mai 1996. "Une étape indispensable qu'il fallait franchir, commente sur l'antenne de **FRANCE 24** Me Patrick Baudoin, avocat des familles des victimes qui se sont constituées parties civiles. Il faut rappeler qu'il n'y a jamais eu d'autopsie **pratiquée sur les têtes des moines, ce qui était tout à fait anormal.**"

Rentré d'Alger le 27 novembre, Marc Trévidic retournera en Algérie avec sa propre équipe et travaillera avec des experts algériens pour procéder à des expertises médico-légales. "Chacune des familles délivrera l'ADN de l'un de ses membres afin de voir s'il correspond bien à chacun des moines", précise Me Patrick Baudoin.

Les autopsies devraient permettre d'apporter de nouveaux éléments sur une enquête judiciaire engagée depuis près de 10 ans. Malgré une revendication du Groupe islamique armé (GIA), 17 ans après les faits, la piste islamiste est largement remise en cause par le juge Trévidic qui instruit le dossier depuis 2007. Depuis 2009, ce dernier étudie également l'hypothèse d'une **bavure de l'armée algérienne qui, après avoir accidentellement tué les moines, les aurait décapités pour maquiller le drame et l'imputer aux islamistes.**

"**Blocages**" et "**opacité**"....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.france24.com/fr/20131129-moines-tibehirine-algerie-france-autopsie-trevidic-avocat-familles-victimes>

7/ Gendarmerie : « Parole franche et directe » d'un officier (Source Mr M Paris)

SAINT-GOBAIN - Le commandant Masson, de la compagnie de Laon, a profité de la Sainte-Geneviève pour dire tout haut ce que ses hommes de terrain pensent tout bas.

D'ordinaire, les discours sont plutôt lisses, politiquement corrects dans ce genre de cérémonies. Mais pas cette fois. A l'issue de la Sainte-Geneviève organisée vendredi soir à Saint-Gobain, le commandant de la compagnie de Laon n'y est pas allé par quatre chemins, en prenant soin de s'adresser à ses militaires en présence... du nouveau préfet de l'Aisne, du patron des gendarmes axonais et de nombreux élus locaux.

« Sans vouloir polémiquer », l'officier a pointé du **doigt la justice.** « Un bon nombre d'entre vous (ndlr : des gendarmes) sont surpris de telle ou telle décision **judiciaire « trop clémentine** » ou « **pas assez éducative** », qui ne **« rentabilise** » pas le travail que cela représente. » Des paroles souvent entendues mais uniquement en « off ». Cette fois, c'est dit ! « Depuis trois ans à votre tête, je vois passer des dossiers concernant les mêmes personnes. Les plus **actifs de nos adversaires viennent d'être neutralisés pour la troisième fois...** », a-t-il insisté.

« La clémence de la justice »....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : [http://www.aisnenouvelle.fr/article/actualites/gendarmerie-parole-franche-et-directe-dun-officier?fb_action_ids=10201686802189912&fb_action_types=og.likes&fb_source=other_multiline&action_object_map={"10201686802189912](http://www.aisnenouvelle.fr/article/actualites/gendarmerie-parole-franche-et-directe-dun-officier?fb_action_ids=10201686802189912&fb_action_types=og.likes&fb_source=other_multiline&action_object_map={)

8/ Le malaise de la France des «petits Blancs»

Aymeric Patricot s'est attaqué dans son livre à un tabou, celui des conditions de vie des «petits Blancs» dans les quartiers pauvres de la République. Il répond sans ambages aux questions du *Figaro*.

Sorti le mois dernier, le livre d'Aymeric Patricot *Les Petits Blancs* (Plein Jour) s'inscrit dans cette nouvelle approche intellectuelle qui entend porter un autre regard sur des pauvres longtemps oubliés. Dans son livre, ce diplômé d'HEC, de l'EHESS, agrégé de lettres et professeur en banlieue parisienne, s'intéresse à la double peine souvent ressentie par les «petits Blancs», méprisés des élites et se sentant parfois étrangers dans leur propre pays. Afin de mieux comprendre la portée de ses recherches, Aymeric Patricot a bien voulu répondre aux questions du *Figaro*.

LE FIGARO. - *Que vous inspire le succès en librairie des livres sur la question de l'identité et sur l'histoire de France? ...*

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/11/29/01016-20131129ARTFIG00459-le-malaise-de-la-france-des-petits-blancs.php>

EPILOGUE DJANET

Année 2008 = 14 655 habitants

La fête de la Sebeiba (S'BIBA) à DJANET



C'est l'une des plus importantes fêtes sahariennes d'Algérie, une fête tribale typique du monde touareg. Chaque année depuis plus de 3 millénaires, lors de la fête d'El Achoura, les différentes tribus touarègues du Tassili N'Ajjer se réunissent dans l'oasis de Djanet (sud-est) pour célébrer le pacte de la paix, la S'biba, perpétuant ainsi une tradition plusieurs fois millénaire. Les femmes, parées de leurs plus beaux bijoux, entonnent des chants touaregs tandis que les hommes revêtent des costumes traditionnels et se livrent une guerre « sans sang ». Sous les chants guerriers, ils se défient et la tension monte, mais ils ne s'affrontent jamais. Ils célèbrent ainsi la réconciliation entre les peuples nomades à l'annonce de la victoire de Moïse sur les armées

du Pharaon et la mort de celui-ci.

Les préparatifs de cette fête durent une dizaine de jours pendant lesquels toute la ville de Djanet est en ébullition.

Ce sont les sages de l'oasis de Djanet qui déterminent la date de la Sebeiba.



BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude Rosso